

mentation faite avec voracité ; en même temps cette méthode aide naturellement à l'insuffisante puissance de mastication des vieux chevaux.

Voici quelques exemples d'alimentation économique des chevaux de ferme.

N. John Gibson... donne à ses chevaux, du milieu d'octobre à la fin de mai, un repas d'aliments cuits et deux repas d'avoine avec sa meilleure paille de froment ou d'avoine pour fourrage... Les aliments cuits employés sont des rutabagas et des pommes de terre, bien lavés, en égales proportions, mélangés avec de la paille de froment haché et criblée. Dans les années où les pommes de terre lui manquèrent complètement, M. Gibson donna des *rutabagas* seulement ; mais ils produisirent de moins bons effets que le mélange de rutabagas et de pommes de terre. En 1849, ayant eu beaucoup de pommes de terre sujettes à la maladie, mais encore saines, il donna une plus grande proportion de pommes de terre que de rutabagas ; jamais, en aucun cas, il ne donne de *balles* d'avoine, en ayant souvent vu de mauvais effets. A cinq heures du matin, chaque cheval reçoit 6lb. d'avoine aplatie : à midi, la même quantité de même avoine ; et à sept heures et demie du soir, 45 livres d'aliments cuits (racines et pommes de terre).

Au printemps, M. Gibson donne parfois un mélange de fèves concassées et d'avoine aplatie au lieu d'avoine seule ; de juin au milieu d'octobre, ceux des chevaux employés au travail des récoltes vertes, au transport du fumier et à la moisson, sont nourris avec des herbes hachées et des vesces à l'écurie, et environ 7lbs d'avoine chaque jour, donnés en deux fois, en accroissant ou diminuant la ration proportionnellement au travail que les chevaux ont à faire ; et il met au pâturage seulement les chevaux qui ne sont pas occupés. M. Gibson désapprouve la pratique d'envoyer au pâturage les chevaux qui travaillent régulièrement ; car ils sont, là, exposés à tous les changements d'un climat variable, et il regarde cette pratique comme la cause de nombreuses maladies.

J. KNEIM et W. C. SPOONER.

ECONOMIE RURALE.

DES SUCCES OU DES REVERS DANS LES ENTREPRISES D'AMELIORATIONS AGRICOLES.

CONDITIONS MATERIELLES.—LE CAPITAL.

On trouve aussi dans le capital consacré à une entreprise agricole, une des conditions les plus importantes du succès qu'on peut raisonnablement en attendre. Si ce capital est insuffisant, en vain le cultivateur se trouvera placé dans les conditions d'ailleurs les plus favorables ; en vain il possèdera les connaissances, l'activité et l'esprit d'ordre qui pourraient assurer le succès de son entreprise ; il se trouvera entravé dans toutes ses opérations, de telle manière que s'il n'échoue pas dans une entreprise d'ailleurs bien conçue, il verra du moins se reculer à un terme bien éloigné les bénéfices qu'il pouvait en attendre. L'agriculture, en effet, de même que tout autre genre d'industrie qui a pour but la production, exige l'emploi d'un capital primitif. Compter sur les bénéfices pour compléter un capital insuffisant, est le calcul le plus erroné ; car le capital est la condition la plus indispensable à la création de ce bénéfice. Il n'est personne qui ne sache que lorsqu'on veut apporter des modifications importantes au système de culture auquel était soumis un domaine, on doit se résigner à la nécessité d'éprouver beaucoup de non-valeurs dans les premières années d'exploitation, d'ailleurs, dans les débuts d'une entreprise agricole, on doit s'attendre à des non-valeurs d'un autre